

Parents-enfants

« Quand je vivais en France, me dit un universitaire américain, j'ai souvent vu la scène suivante : un enfant fait quelque chose qui déplaît à ses parents, ou à un de ses parents. Le parent lui dit de s'arrêter. L'enfant continue. Rien n'arrive, les parents ne disent rien, ne font rien. L'enfant continue à faire ce qu'il faisait. Les parents répètent : "Tu as fini, oui ? ", et ça continue. A quoi ça sert de dire aux enfants de s'arrêter, si rien n'arrive quand ils ne le font pas ? »

Une étudiante américaine, qui venait de passer l'année en France après y avoir fait plusieurs séjours plus brefs, me racontait, encore horrifiée, son expérience dans un foyer parisien, qui se résumait en ces termes indignés : « On nous traitait comme des enfants. » Ce qui l'avait profondément choquée, c'était que la directrice du foyer ait annoncé, au cours d'une réunion générale, qu'elle était entrée dans les chambres des étudiantes en leur absence, « parce qu'on en apprenait long sur quelqu'un en voyant la manière dont il tenait sa chambre ». Cette étudiante partageait sa chambre avec une Française, et acceptait sans broncher les allées et venues de la femme de chambre. C'était donc le fait d'entrer sans permission qui lui semblait une atteinte insoutenable à sa vie privée. Elle s'étonnait, de plus, que les étudiantes françaises, en majorité, n'aient pas eu l'air de trouver cette intrusion gênante, ou même surprenante. De même, le gardien l'avait traitée « comme une

petite fille » la première fois qu'elle était arrivée un quart d'heure après le couvre-feu (23 heures) et que, ne sachant où aller à peine un mois après son arrivée à Paris, elle avait frappé à la porte du foyer avec insistance. Le gardien lui avait « fait la leçon » et l'avait « beaucoup engueulée en criant très fort ». Et elle a ajouté cette phrase pour moi surprenante : « Et il ne m'a même pas demandé d'où je venais ; il aurait su que je revenais de l'autre bout de Paris où j'étais allée voir une pièce de théâtre pour un cours, et que j'avais une bonne raison d'être en retard. » Ce qui a fait déborder le vase (et l'a convaincue de quitter le foyer), c'est quand l'assistante de la directrice (« à peine plus âgée que moi ») l'a réprimandée en faisant le geste de la gifler, pour avoir oublié de signer un registre de sortie, « en présence d'un ami américain qui venait en France pour la première fois » (et qui donc ne pouvait interpréter la scène qu'à l'américaine).

Américains et Français semblent être complètement d'accord sur un seul point : ils ne comprennent pas (ce qui veut dire n'aprouvent pas) la façon dont on élève les enfants dans l'« autre culture ». Ainsi, plusieurs situations « américaines » peuvent déplaire à un(e) Français(e). En voici quelques-unes, comme on me les a rapportées.

— Je suis engagé dans une conversation intéressante avec X, américain. Juste au moment où il va répondre à ma question, ou alors au moment le plus important de mon discours, arrive son enfant qui interrompt notre conversation de manière que je trouve intempestive. X, au lieu de lui faire une petite leçon de politesse, se tourne vers lui, l'écoute. Il est même possible qu'il se lève, en s'excusant de l'interruption et en disant qu'il doit donner ou montrer quelque chose au petit, qu'il revient « dans quelques minutes ». X revient, un grand sourire aux lèvres, « Où en étions-nous ? », et reprend

la conversation. Le pire, c'est que si ce petit enfant revient parce qu'il n'a pas trouvé, ou que quelque chose ne marche pas, ou qu'il est fier d'avoir fini ce qu'il faisait et veut le dire à X, il n'hésitera pas. Et X non plus. Décidément, ces Américains n'ont aucune éducation.

— Nous sommes à table. Y, américaine, est assise à côté de sa fille, trois ans, qui a réclamé un couvert identique à ceux des grands (et l'a obtenu de l'hôtesse puisque la mère avait l'air de trouver cela normal) et « fait l'intéressante ». Elle demande de la soupe, puis refuse d'en manger. Sa mère essaie de la persuader, « tu vas voir, c'est très bon ». La petite finalement prend une cuillerée, puis s'exclame très fort : « *I hate it, it's yucky* » (« Berk, je déteste, c'est horrible »). La mère : « Tu vas faire de la peine à Z (l'hôtesse) », ou bien : « Mais non, c'est très bon », ou encore (tenez-vous bien) : « La cuisine de Z ne semble pas avoir beaucoup de succès auprès de la petite... » Des baffes, ces enfants. Et les parents aussi, tant qu'on y est. **Faut les voir au restaurant. Les gosses se lèvent, se baladent un peu partout, parfois même viennent à votre table engager la conversation, mangent comme des cochons, parlent fort, ne se gênent pas du tout, font comme chez eux, se croient tout permis...**

— Je suis en voiture, dans la rue principale d'un quartier résidentiel. Ce n'est pas une toute petite rue cachée, isolée et tranquille, encore moins une impasse. Une rue importante, fréquentée. Je dois ralentir. Au beau milieu de la rue, en pleine chaussée, des enfants, oui, **des enfants, jouent au baseball ou encore au frisbee.** Ils s'arrêtent, me « laissent » passer avec des sourires, parfois même avec une petite tape sur ma voiture. Peuvent pas aller jouer ailleurs ? C'est pas un ghetto pourtant, il y a de grands parcs tout près, des pelouses immenses autour de leurs maisons. **Non, simplement ils veulent la rue, ils la prennent, voilà.** Ils me font la bonne grâce de me laisser passer, de quoi est-ce que je pourrais

bien me plaindre ? Faut voir en plus comme ils sont habillés, pieds nus, en pleine chaussée... Non, ces Américains, tout de même...

Ce qui précède n'est qu'un collage très partiel de commentaires que j'ai très souvent entendus sur les enfants américains. Et je suis sûre que nous pouvons tous fournir des exemples, vécus, ou rapportés, du « manque d'éducation » des enfants américains. Gâtés, mal élevés, aucune discipline, des manières pas possibles, aucune gêne, égoïstes, aucune politesse, bougent beaucoup, courrent partout, touchent à tout, font beaucoup de bruit... Chacun a son histoire favorite. Pas seulement en France. De nombreux parents français installés depuis long-temps aux États-Unis, dont les enfants ont été élevés « malgré » eux à l'américaine, se sont plaints de l'école américaine au cours d'interviews conduites par mes étudiants. « Pas de discipline », « on les laisse faire ce qu'ils veulent », pas assez de devoirs à faire à la maison, « aucune éducation générale... ainsi, moi, avec le peu d'éducation que j'ai, je connais la capitale de tous les pays du monde... allez trouver un Américain qui en sache autant ». « Aucun respect », « sont gâtés », « sont pourris », sont des commentaires que j'ai moi-même entendus et enregistrés très souvent. « Ici, madame, ce ne sont pas les parents qui élèvent leurs enfants, ce sont les enfants qui élèvent leurs parents... Je suis fier d'être resté français... mais attention, faut comprendre, je suis aussi fier d'être américain... »

De la même façon, les Américains ont beaucoup à dire sur les enfants français, ou peut-être plutôt sur les parents français. Voici un exemple que m'a rapporté un Américain visiblement mystifié par la scène :

« Nous prenons un pot chez des amis. Elle, française (comme ma femme), lui, américain (comme moi). Nos enfants s'amusent entre eux, entrent et sortent en courant, jouant à se poursuivre. La conversation des adultes est brusquement interrompue par G., la maîtresse de maison française, qui crie et engueule les gosses, tous les gosses, les nôtres et les siens, "parce qu'ils font beaucoup trop de bruit et nous empêchent de parler tranquillement". Cela se reproduit, avec menaces croissantes qui atteignent les hurlements, chaque fois que les enfants oublient, dans le feu des poursuites, l'injonction de G. Quand nous sommes rentrés, j'ai fait remarquer à ma femme que c'était G. qui avait rendu toute conversation quasi impossible par ses interruptions bruyantes. » Il ajoute, d'un air amusé, que G. se plaint toujours de la « grossièreté » des Américains et de la manière « atroce » dont ils élèvent leurs enfants (« et en plus elle m'énerve parce qu'elle nous dit toujours, à son mari et moi, "pas vous deux, bien sûr, vous êtes l'exception, on a trouvé les deux seuls Américains potables" chaque fois qu'elle critique les Américains... moi aussi, je suis américain... »).

Des étudiants américains, avec lesquels j'étudiais la publicité des magazines français, se sont extasiés devant les vêtements pour enfants vantés dans certaines publicités, ont admiré leurs couleurs recherchées, la qualité du vêtement, le style... Après quelques moments de réflexion, quelques-uns ont demandé : « Mais comment ils peuvent jouer, dans ces vêtements ? » Je les ai envoyés dans les magasins de vêtements pour enfants, où ils pouvaient comparer les vêtements américains à ceux importés de France, les palper, les étudier. Réaction sommaire : les vêtements français étaient de loin les plus jolis, mais on ne pouvait imaginer un enfant ainsi habillé autrement que debout et immobile, ou assis sur un siège quelconque. Impossible de l'imaginer en train de courir ou de se battre pour rire, en train de se rouler par terre ou même

sur l'herbe, bref en train de jouer à n'importe quel jeu où il puisse se salir. Pour les vêtements pour bébés, il était à remarquer un fait qu'ils trouvaient curieux : les pressions (ou autres fermetures) qui fermaient le vêtement se trouvaient aux épaules ou dans le dos à la hauteur du cou. Pas dans l'entrejambe comme pour les vêtements américains. Cela laissait supposer ou qu'on déshabillait complètement le bébé pour le changer, ou qu'on ne le changeait pas très fréquemment, ce qui signifierait ou bien que le confort du bébé passait après son apparence, ou qu'on entraînait très tôt les bébés à se contrôler. Les vêtements français furent unanimement condamnés malgré leur beauté. Un enfant si joliment habillé qu'il doive constamment veiller à ne pas se salir, bref qui ait conscience de ses vêtements, était, pour eux tous, un enfant brimé.

Cette opinion de mes étudiants rejoint l'attitude de nombreux Américains à ce sujet. Plus d'un Américain, en effet, s'est étonné en ma présence que les enfants français puissent rester « sages » pendant des heures. L'expression même, « être sage », ou « rester sage », les fait sourire. Elle est intraduisible (littéralement) en anglais (on utiliserait dans ce cas *well behaved*, c'est-à-dire « qui se conduit bien »). Pour un Américain, qu'un enfant reste tranquille pendant longtemps suggère ou qu'il est malade, ou qu'il est en quelque sorte opprimé par ses parents, qui restreignent ses mouvements, son espace, ses paroles et sa liberté. Ce ne sont pas des enfants, ce sont de petits adultes, dirait un Américain.

Une scène sur le quai de la gare à Rambouillet, en juin 1984, semblerait confirmer l'interprétation américaine. Une mère, à sa fille (deux ou trois ans) accroupie : « Allez, lève-toi... Tout à l'heure j'vais t'aider à marcher, tu vas voir un peu... » Puis, quelques moments plus tard : « J't'ai dit de ne pas te traîner comme ça... Eh bien, tu es propre... Allez, donne que j'essuie... et après tu mets ça dans ta bouche... » Et, comme pour

empêcher sa fille de se resalir les mains en touchant le quai, elle la prend dans ses bras.

Une jeune Américaine qui avait passé l'année dans le Midi racontait comment elle s'était fait corriger par une petite Française de trois ou quatre ans dans un parc. Il faisait chaud et beau, l'Américaine était donc pieds nus dans le parc. Une « toute petite fille » qui passait par là, à quelques pas derrière son père, s'est arrêtée et lui a fait une leçon de morale sur ses pieds nus, ajoutant qu'une grande fille comme elle devrait savoir ça. Le père n'a pas corrigé sa fille. Pour l'Américaine en question, les Français apprennent à « être arrogants » au berceau.

Et puis il y a des scènes qui, comme celle du début de cet essai, évoquent le manque de compréhension, ou la surprise de l'étranger face à une situation non familière, un point d'interrogation plutôt qu'un jugement. Ainsi, des remarques d'étudiants qui avaient passé quelque temps dans une famille française. Une jeune fille au pair : « Quand des invités devaient venir dîner, les parents répétaient les règles aux enfants avant le repas. » Une autre, qui s'occupait d'un petit garçon de deux ans dans une famille bourgeoise (dans une maison si grande que les enfants avaient un appartement séparé de celui des parents, avec caméra vidéo dans leur chambre) : « Il ne fallait pas laisser B. pleurer parce que son père n'aimait pas le bruit quand il y avait des invités. » « Quand les enfants français sont jeunes, le père ne s'occupe pas beaucoup d'eux, les enfants doivent rester calmes et sages en sa présence. » « Les enfants français ne s'asseyent pas souvent pour simplement bavarder avec leurs parents. Un soir, après dîner, je suis restée avec les parents pour causer et regarder la télévision. Le lendemain, leur fille m'a demandé pourquoi j'avais fait cela. » « M^{me} N. avait deux fils, âgés de trois et huit ans. Les garçons jouaient

toujours ensemble, c'était rare de les voir avec d'autres enfants. Un dimanche, nous avons eu un grand repas avec toute la famille. **Les deux garçons sont restés complètement tranquilles pendant des heures. Ils n'ont pas parlé à table... On exige qu'un enfant, même s'il est très petit, sache se tenir...** »

« **L'obéissance est très importante dans la famille française, l'enfant doit respecter les vœux de ses parents et surtout il ne doit pas discuter. Les enfants sont très sages, surtout quand le père est là. Par contre, l'enfant américain demande souvent pourquoi, quand les parents lui disent de faire quelque chose, et très souvent les parents lui expliquent pourquoi.** Dans la famille française, le père a toujours raison. » « **Dans la famille où j'étais, la mère accompagnait sa fille à ses leçons de piano et restait là pendant les leçons. Elle écoutait comment sa fille faisait des progrès, même si elle l'avait déjà écoutée mille fois à la maison. Les enfants américains vont tout seuls aux leçons de musique ou de danse, et si leur mère les accompagne, la plupart du temps elle ne reste pas avec eux. De la même façon, les parents américains laissent leurs enfants aller à l'école tout seuls, ou souvent avec des copains.** En France, il me fallait accompagner tous les jours les enfants à l'école, et aller les chercher, même s'ils habitaient à deux minutes de là. Il y avait aussi **une foule de parents qui venaient chercher leurs enfants.** Eux aussi, ils habitaient très près de l'école. »

« **Les parents protègent leurs enfants de plusieurs façons. Dehors, il y a la restriction des mouvements physiques : "Ne cours pas", "calmez-vous", "doucement", "pas si fort que ça", "ne criez pas".** A la librairie, la mère aidait sa fille à choisir des livres. C'était vraiment la mère qui les choisissait. Les enfants américains choisissent leurs livres tout seuls. »

« **L'enfant français joue très bien tout seul..** Si j'aménais la petite fille au parc, elle jouait avec sa poupée toute seule, sauf si son frère était là. Dans ces cas, avant d'aller jouer avec son frère elle aimait dire à sa poupée : "Ne te salis pas,

t'entends ", en imitant sa mère. » « Les enfants de mon amie avaient cinq, dix et treize ans, mais ils n'avaient aucun problème à jouer ensemble. En revanche, les enfants américains n'aiment pas jouer avec leur petit frère ou leur petite sœur. » « Ce n'est pas étrange de voir un parent gifler son enfant en public... Les parents américains attendent d'être arrivés chez eux pour punir l'enfant, parce que c'est important que l'enfant ne soit pas ridiculisé devant ses copains. »

Cette dernière phrase explique pourquoi l'Américaine qui avait raconté son expérience dans un foyer d'étudiantes avait été tellement vexée d'être réprimandée, même gentiment, devant son ami américain qui venait en France pour la première fois. Elle, qui se considérait comme adulte, avait été traitée en enfant, et, de plus, d'une façon qui pour elle était cruelle : ridiculisée devant un ami.

Je ne peux citer ici tous les témoignages que j'ai recueillis. Mais, s'il existait encore des doutes sur les différences entre Français et Américains dans le domaine des rapports parents-enfants, je crois que les pages ci-dessus suffiraient à les éliminer. L'analyse de ces témoignages, de mes interviews et de mes observations, m'a permis de prendre conscience de la distance qui sépare les prémisses culturelles qui informent ces rapports.

Une Française m'a dit, le jour du second mariage de sa fille, pour montrer sa joie et son approbation : « Pour moi, c'est la première fois qu'elle se marie », effaçant ainsi d'un trait les sept ans de la vie de sa fille consacrés à son premier mariage, et le premier mari qu'elle savait que je connaissais bien. Pour elle, seul le deuxième mariage comptait (comme elle l'a dit à tous les invités), non seulement, je pense, parce qu'elle approuvait et aimait beaucoup le deuxième mari, mais aussi surtout, je crois, parce que sa fille, qui jusque-là avait

refusé toute maternité, attendait un bébé et en rayonnait de bonheur. Sa fille avait enfin, à ses yeux, atteint l'ère de la maturité. Pendant la réception intime qui a suivi la cérémonie, la mère s'est souciée plus d'une fois de la santé de sa fille, lui intimant de s'asseoir et de se reposer. Les autres membres de la famille et de la belle-famille en faisaient d'ailleurs de même. Le beau ventre rond de ma jeune amie ne semblait plus lui appartenir. Elle était devenue d'un seul coup dépositaire d'un être sur lequel les deux familles avaient des droits.

Se marier, ou vivre en couple, est déjà, bien sûr, un acte social, puisqu'il consiste à se présenter, ne serait-ce qu'à ses proches, comme partenaire d'un autre, dans une association permanente (même si elle se révèle temporaire plus tard). Mais cela ne donne aucun droit à l'entourage familial ou à la société, sur le ou la partenaire en question. Mais dès qu'un couple se transforme en « parents », ils sont tenus de se transformer en « bons parents », sous l'œil vigilant des autres. Mettre au monde un enfant est donc un acte éminemment social en France. Dans ce contexte, on comprend mieux pourquoi de nombreuses féministes françaises ont chanté la gloire de l'enfantement comme découverte de soi, joie physique, intimement personnelle, égoïste. Ce qui, pour des féministes américaines, semble être une contradiction (une féministe criant sa joie d'être mère) devient facilement compréhensible dès qu'on le voit comme une façon de reprendre l'acte d'enfantement à son compte, contre la définition, implicite, de l'enfantement comme acte social.

En effet, dès qu'on devient parent en France, on doit rendre des comptes à la société sur son comportement à l'égard de l'enfant. En tant que parent, mon rôle est de transformer cet être « malléable, innocent, impressionnable et irresponsable... » en être social, membre responsable de la société prête à l'intégrer en échange de marques d'allégeance. Ce qui veut dire qu'en devenant parent, c'est d'abord et avant tout envers

la société que je contracte une obligation, une dette, plutôt qu'envers mon enfant qui, lui, vient en deuxième place. Si je donne priorité à mon enfant, je me mets en marge de cette société.

L'enfant est donc un trait d'union entre les parents et la société, c'est-à-dire les autres, les gens, bref quiconque est extérieur au triangle père-mère-enfant et même, à l'intérieur de ce triangle, extérieur à la relation entre parent (mère ou père) et enfant. En d'autres termes, mon comportement à l'égard de mon enfant est constamment soumis au jugement d'autrui. Ce qui explique que je suis toujours tenté de me justifier quand la conduite de mon enfant ne correspond pas, ou pourrait ne pas correspondre, à ce qu'un tiers, totalement inconnu, attendrait de lui. Si donc mon enfant « se conduit mal », je suis immédiatement mis dans une situation contradictoire : montrer à autrui que je connais les règles et que je m'essouffle à les lui enseigner, et en même temps montrer à mon enfant que je l'aime quand même, que la relation qui nous unit ne peut être si facilement détruite, puisque c'est justement en fonction de ce donné de l'amour parental que l'enfant essaiera de changer, d'améliorer cette conduite qui me déplaît tant parce qu'elle déplaît aux autres. A la limite, cela peut m'amener, moi parent, à proférer la parfaite double contrainte du : « Tu n'es plus ma fille » ou : « Tu n'es plus mon fils. » En effet, cette menace, des plus familières, ne peut avoir de sens, et donc d'effet, que dans la mesure où elle affirme, dans un même souffle, sa propre négation. Car si, en disant : « Tu n'es plus mon enfant », j'affirmais une rupture réelle, comme quand je dis à quelqu'un : « Tu n'es plus mon ami », ou : « Tu n'es plus mon amant », mon enfant n'aurait aucune raison de se conduire différemment et d'essayer de me plaire. Mais c'est parce que j'ai posé, et la société de même, mon amour comme non contingent, et les liens qui nous unissent comme indestructibles même si nous n'en vou-

lions plus, que ma menace peut avoir un effet. Mon enfant et moi savons, implicitement, que je suis en train de lui dire : « Tu es en train de te conduire d'une façon qui me fait honte, qui me fait de la peine, qui me fait mal... Tu n'es pas en train de te comporter comme l'enfant idéal digne de mon amour... La désapprobation de ton comportement par les autres rejaillit sur moi. »

Dans cette perspective, il devient évident que les constantes injonctions faites à table (« Ne mets pas tes coudes sur la table », « Tiens-toi bien », « Ne parle pas la bouche pleine », etc.), les gronderies au café, les « engueulades » dans la rue, la rapide fessée ou la gifle n'importe où, la leçon de morale à haute voix, ou même seulement le geste ou le regard réprobateur entrent dans une seule et même catégorie. Il s'agirait moins de manifester ma colère, ce qui serait impoli puisque je dois rester maître de moi en public (d'où le : « Attends un peu qu'on rentre à la maison... »), que de prendre autrui à témoin des efforts que je fais pour bien élever mon enfant. Autrement dit, en grondant, en giflant, en répétant : « Tu as fini, oui », je me justifie aux yeux d'autrui. Si mon enfant se conduit mal, ce n'est pas ma faute, j'ai tout fait pour qu'il en soit autrement. Je suis « bon parent », mais j'ai à lutter contre la nature des enfants (« les enfants, vous savez... ») ou, pire, contre les « mauvaises influences ». Plus mon enfant grandira, plus les « mauvaises influences » seront responsables de ses écarts de conduite, et certainement de toute conduite criminelle. (Question : Y a-t-il des parents qui empêchent leurs enfants d'avoir une mauvaise influence sur leurs amis ?)

Pour maintenir un tel contrôle sur les parents, les pressions doivent être très fortes. Elles le sont. Nous connaissons tous ces regards réprobateurs qui convergent sur les parents qui

« ne savent pas tenir leur enfant ». Si les regards n'ont aucun effet, les commentaires à haute voix, les prises à témoin prennent la relève. A la limite, si les parents restent sourds même aux allusions les plus claires, il n'est pas rare de voir des gens intervenir directement, comme cela arrive souvent à la plage (« Ce n'est pas gentil de jeter du sable sur les gens... » « Toi, si je t'attrape... »). D'ailleurs, en l'absence des parents, dans le quartier, dans la rue, etc., les voisins se sentent investis de responsabilité parentale à l'égard de tous les enfants qu'ils connaissent, et même de ceux qu'ils ne connaissent pas (« Si ta mère/ton père te voyait... »). Une petite scène, dont j'ai été très récemment témoin à Paris, illustre cela parfaitement. Dans une salle d'attente, pleine de familles variées. L'attente est longue, on s'impatiente, les enfants courent un peu dans tous les sens, mais de façon encore « tolérable ». Un petit garçon est évidemment allé trop loin, puisque la grand-mère qui fait partie de notre groupe me confie : « Il y avait un petit garçon qui donnait des coups de pied à sa grand-mère, alors je l'ai attrapé et je lui ai dit : "Tu es fatigué, hein, je suis sûre que tu ne voulais pas donner de coups de pied à ta grand-mère, mais tu es très fatigué... Maintenant tu vas être un bon petit garçon et aller demander pardon à ta grand-mère "... Non, quand même, j'aurais pas aimé être sa grand-mère... » La femme qui me racontait cela semblait satisfaite et plutôt fière de son action (elle me l'a racontée plusieurs fois), d'avoir remis le petit garçon sur le droit chemin. Elle aurait été horriblement scandalisée, je crois, si on lui avait dit qu'elle « s'était mêlée de ce qui ne la regardait pas » (même sous une forme très polie), ou qu'elle s'était arrogé des droits qui ne pouvaient en aucun cas être siens, interprétation américaine probable de la scène.

Cette prise de responsabilité fonctionne aussi dans l'autre sens. Il suffit en effet qu'un enfant seul (ou avec d'autres enfants) pleure, pour qu'il soit consolé, protégé, aidé, rassuré

par un adulte qui passait. Ainsi, en gros, tous les adultes seraient responsables de tous les enfants et, à l'intérieur de ce groupe, certains adultes auraient la charge exclusive de certains enfants, les leurs, mais sous condition qu'ils « passent l'inspection » à laquelle ils sont constamment soumis par n'importe quel autre membre du groupe qui s'en arroge le droit.

Pour comprendre la situation américaine, il suffit, en quelque sorte, de renverser tous les signes. Bien sûr, ce sont les parents, là aussi, qui se chargent de l'éducation de leurs enfants. Mais la différence essentielle, c'est que cette charge leur appartient exclusivement. Quand je (américain) deviens parent, c'est envers mon enfant que je contracte une obligation, plutôt qu'envers la société qui, elle, vient en deuxième place. Mon obligation n'est pas de lui apprendre les règles et usages de la société, mais avant tout de lui donner toutes les chances possibles de découvrir et développer ses « qualités naturelles », d'exploiter ses dons et de s'épanouir.

Ainsi, quand j'éduque mon enfant à la française, je défriche, en quelque sorte, un lopin de terre, j'arrache les mauvaises herbes, je taille, je plante, etc., pour en faire un beau jardin qui soit en parfaite harmonie avec les autres jardins. Ce qui veut dire que j'ai en tête une idée claire du résultat que je veux obtenir, et de ce que j'ai à faire pour y arriver. Ma seule difficulté viendra de la nature du sol, si je m'applique régulièrement à la tâche s'entend. Mais quand j'éduque mon enfant à l'américaine, c'est un peu comme si je plantais une graine dans la terre sans trop savoir quelle sorte de graine j'ai plantée. Je me dois de lui donner de la nourriture, de l'air, de l'espace, de la lumière, un tuteur si c'est nécessaire, des soins, de l'eau, bref tout ce dont la graine a besoin pour se développer le mieux possible. Et puis j'attends, je suis les développements

avec attention, je pourvois aux nouveaux besoins, et j'essaie de deviner quelle plante cela va donner. Bien sûr, tous les espoirs me sont permis. Mais si j'essayais de donner forme à mes rêves, de transformer ma graine de tomate en pomme de terre par exemple, je ne serais pas « bon parent ». Pour être bon parent, je donnerai donc à mon enfant toutes les chances, toutes les « opportunités » possibles, et puis je « laisserai la nature suivre son cours » (*« Let nature take its course »*). Si je lui enseigne les bonnes manières, les usages de la société, c'est pour lui donner une chance de plus, en sachant qu'il en aura autant besoin pour « réussir » sa vie, s'accomplir, que de leçons de musique, danse, sport, etc., de livres, jouets, et appareils de toutes sortes qui favoriseront son développement. Quand je lui aurai assuré une « éducation supérieure », c'est-à-dire quatre années d'études à l'université de son choix, j'aurai fait tout mon possible pour lui donner les meilleurs moyens de réaliser tous ses rêves, de se choisir.

En d'autres termes, c'est le parent français qui est soumis à un test, et son rôle de porte-parole de la société et sa qualité d'enseignant qui sont évalués. Mais c'est l'enfant américain qui est soumis à un test, c'est à lui de montrer à ses parents ce qu'il a fait des chances qu'ils lui ont données, de prouver qu'il ne les a pas gaspillées mais les a fait fructifier, de satisfaire aux espoirs qu'ils ont aveuglément mis en lui.

Dans cette perspective, il devient clair que l'enfance française est une période d'apprentissage de règles, d'acquisition de « bonnes habitudes », de discipline, d'imitation de modèles, de préparation au rôle d'adulte. Comme me l'a dit un informant, « nous avions beaucoup de devoirs à faire et peu de temps pour jouer ». L'enfance américaine est au contraire une période de grande liberté, de jeux, d'expérimentation et d'ex-

ploration où la seule restriction serait imposée par une menace de danger sérieux.

Dans le même esprit, les parents américains évitent au maximum de critiquer l'enfant, de se moquer de son goût, par exemple, ou de constamment « lui dire comment il faut faire ».

Par contre, les parents français entraînent leurs enfants à « bien se défendre », verbalement s'entend. Ainsi, en intimant à l'enfant de « ne pas parler pour ne rien dire », ou de « ne pas faire l'intéressant », de « ne pas dire des bêtises », je le force à découvrir les meilleures façons de retenir mon attention. Selon le témoignage d'une informante américaine : « En France, si l'enfant a quelque chose à dire, on l'écoute. Mais l'enfant ne peut pas prendre tout son temps pour retenir son public, la famille finit ses phrases pour lui. Cela l'habitue à mieux formuler ses idées avant de parler. Les enfants apprennent à parler vite, et à être intéressants. » A être amusants aussi. C'est-à-dire que l'enfant est encouragé à imiter les adultes, mais pas à les copier « comme un perroquet ». Le message implicite est : « Fais comme moi, mais de manière différente. » En même temps que je lui apprends les règles en le critiquant ou en me moquant de lui (« Tu vas pas sortir comme ça ? » « Tu as l'air d'un chien savant comme ça... » « Non, tu rigoles, tu vas pas y aller comme ça... » « Un polo vert et un short rouge ? Ouais... tu vas au cirque ?... »), je le force à se démarquer de moi en affirmant des goûts bien définis et des opinions bien formées.

En tant que parent américain, je m'efforce de faire exactement le contraire. Parent « idéal », j'écouterai avec patience sans l'interrompre tout ce que mon enfant voudra me raconter, je le complimenterai de s'être habillé tout seul (les premières fois) sans aucune remarque sur l'assortiment bizarre qu'il a choisi. Je le laisserai plus tard acheter les vêtements qu'il aura choisis, même s'ils me font dresser les cheveux sur la

tête, si mes suggestions (« Tu ne crois pas que... ») sont rejetées. Le plus important, comme dans les jeux auxquels nous jouons ensemble, c'est de lui laisser toute latitude de faire ses propres erreurs et de trouver lui-même ses propres solutions.

Quand l'enfant atteint l'adolescence (et l'âge exact importe peu, disons que cela représente la période entre l'enfance et l'âge adulte), la situation semble inversée. Pour l'enfant français, le prix de ce long apprentissage, de ces années d'obéissance et de bonne conduite, c'est la liberté de « faire ce qu'il veut », c'est-à-dire de sortir tard le soir, de « s'amuser », de prendre une cuite peut-être, d'avoir des expériences sexuelles, de voyager, etc. Même si les parents continuent leur rôle d'éducateurs et de critiques, ils lui reconnaissent, au fond, le droit de « n'en faire qu'à sa tête » ou tout au moins s'y résignent (« Il faut bien que jeunesse se passe... »). Qu'il continue à être nourri, logé, blanchi par ses parents ne porte en rien atteinte à son « indépendance » : dans ce sens, je suis indépendant(e) si je sais ce que je veux, et je fais ce que je veux quelles que soient les apparences extérieures. Ainsi, il est possible que mes parents continuent à me « corriger » ou me « donner des ordres » ou me conseiller, cela peut m'impatienter mais au fond cela n'a pas vraiment d'importance, parce que je peux toujours « les laisser parler », les laisser jouer leur rôle sans que cela ait d'autre implication pour mon attitude qu'un acquiescement de surface. Ainsi, dans le foyer d'étudiantes décrit par l'Américaine plus haut, il est probable que les étudiantes françaises n'ont pas été gênées par les tours d'inspection de la directrice, les remontrances de l'assistante, ou les cris et leçons de morale du gardien parce que cela correspondait au rôle quasi parental que ces responsables devaient jouer, et qu'il suffisait de les laisser le jouer pour « avoir la

paix ». Par contre, il me semble que les étudiantes françaises auraient trouvé très déplacée toute question de la part du gardien sur la raison de leur arrivée au foyer après le couvre-feu (et auraient refusé d'y répondre), tandis que l'étudiante américaine regrettait qu'il l'ait accusée sans lui donner l'occasion d'expliquer un retard « justifié ».

L'adolescent américain insiste davantage sur les signes extérieurs de son indépendance. Le premier signe sera économique : très tôt, il va montrer qu'il peut gagner de l'argent et « pourvoir à ses propres besoins », c'est-à-dire se payer tout ce qu'il considérerait « enfantin » d'obtenir de ses parents (disques, chaîne hi-fi, équipement de sport, moto, etc.). Cela est souvent interprété par des Français comme une preuve irréfutable « du matérialisme si connu des Américains ». En fait, ce que le jeune Américain est en train de faire, c'est au contraire de prouver qu'il est capable de se prendre en charge, de montrer à ses parents qu'il sait tirer profit des chances qu'ils se sont efforcés (jusqu'au sacrifice) de lui donner. Le second signe extérieur d'indépendance sera affectif : il est en effet important de « quitter la maison », même si on s'entend à merveille avec ses parents, ne serait-ce que pour les rassurer. Les parents américains s'inquiètent si leur fille ou leur fils hésite à « voler de ses propres ailes », donne ce qu'ils interprètent comme des preuves de dépendance, d'insécurité, de besoin « malsain » de protection, si elle ou il « se conduit comme un enfant ». Ce qui veut dire que même si au fond je (américain(e)) pense que mon enfant est encore immature, il est important que les signes extérieurs que je donne manifestent le contraire, non pas parce que je suis hypocrite, mais parce que je suis convaincu(e) que c'est ce qui l'aidera à atteindre la maturité. Et il est encore plus important que je fasse cela en présence d'autrui, de ses amis, mais aussi de mes amis.

En échange, toute « réussite » de mon enfant lui appartient

en propre. Je peux aller à tous ses matchs de tennis, ou assister anxieusement à tous ses concerts, mais je rejettérais avec indignation la moindre suggestion qu'il me doive, de quelque manière que ce soit, son succès. Je n'ai fait que lui donner la possibilité.

Comme l'Américain fait en quelque sorte « ce qu'il veut » depuis son enfance, il est beaucoup moins important qu'il « sache » très tôt ce qu'il veut. Les parents tolèrent, quand ils ne l'y encouragent pas, que leur fille ou fils « fasse l'expérience de différents styles de vie », hésite entre plusieurs carrières, bref ne se « fixe pas trop tôt », ce qui pourrait réduire ses chances, restreindre son potentiel (ce qui explique que la majorité des études universitaires, y compris médecine et droit, comprennent quatre années préalables de *college*, c'est-à-dire d'études générales combinées à un ou deux domaines de spécialisation). Cette accumulation du maximum de chances sur le jeune Américain fait peser très vite sur lui des pressions très fortes de se prouver, de montrer à ses parents (et au monde), de quoi il est capable. Mais comme l'attente n'a jamais été clairement définie, et, idéalement, ne peut l'être, il ne peut y avoir, logiquement, de moment où le but puisse être atteint. L'injonction parentale implicite est de toujours saisir toutes les chances, d'aller toujours plus loin et plus haut, sans répit, d'être toujours *on the go*. Ne pas le faire, c'est se résigner à la médiocrité, au gaspillage des chances, à l'échec suprême qui consiste à ne pas exploiter au maximum son potentiel humain.

Une des conséquences de tout ce qui précède, c'est que la majorité des Français interviewés se rappellent avec plus de plaisir leur adolescence (« on faisait les fous ») que leur enfance, si heureuse qu'elle ait été. L'enfance est lourde d'interdits, l'adolescence est, ou est reconstruite, comme une explosion

de liberté, d'expériences mémorables avec les copains, une sorte de parenthèse heureuse. On peut même s'y permettre des blagues, des fous rires, des « tours pendables », que des Américains du même âge ont des difficultés à comprendre parce qu'ils définissent, pour eux, un comportement enfantin.

Par contraste, quand un Américain entre dans l'adolescence, il fait soudain face à toutes sortes d'attentes, véritables ou imaginées, de prise de responsabilité et de performance. C'est le moment pour lui de monter sur une scène qu'il ne quittera plus qu'avec une conviction profonde d'échec. D'où le trac, la panique qui saisit souvent les adolescents américains au moment de quitter à jamais la liberté totale, les jeux et l'insouciance du monde de l'enfance. Pour la majorité des Américains, l'enfance devient le paradis perdu. Que j'aie eu ou non une enfance heureuse ne change rien à l'affaire, cela veut dire seulement que j'ai été doublement lésé, de mon droit à « l'opportunité », et de mon droit à quelques années de paradis, moment béni où je n'ai ni à être adulte ni à jouer à l'être.

Ainsi, tandis que les jeunes Américains ne comprennent pas pourquoi les jeunes Français se comportent souvent « comme des enfants », les jeunes Français aux États-Unis font souvent la remarque que les jeunes Américains « sont trop sérieux », « ne savent pas s'amuser », « ont des boums ennuyeuses », bref se comportent « comme des vieux ».

Ces différences entre jeunes Américains et Français, cette inversion pour ainsi dire systématique des signes entre les deux systèmes, on les retrouve dans les rapports entre enfants et adultes dans les deux cultures.

Les parents français, s'ils sont éducateurs, ne peuvent être en même temps compagnons de jeux pour leurs enfants, sauf entre parenthèses, quand les règles sont pour ainsi dire sus-

pendues. Et, dans ce cas, c'est le parent qui joue à être un enfant, se met de cette manière sur le même pied que l'enfant. Pour la majorité de ses jeux, l'enfant se tourne vers les autres enfants dans la famille, sans souci des différences d'âge, est vivement encouragé par ses parents à le faire, et aussi à les remplacer auprès d'enfants plus jeunes, à l'école, dans la rue. Les parents renforcent cette solidarité qu'ils créent entre les enfants en refusant d'intervenir en cas de dispute. Selon les paroles d'une informante : « Quand j'allais vers ma mère, c'était une calotte supplémentaire... alors j'ai vite compris. » C'est donc aux enfants de « se débrouiller entre eux ». Et surtout, surtout, qu'ils ne viennent pas « rapporter », ce n'est sûrement pas le meilleur moyen de s'attirer la faveur des parents, bien au contraire. Peu à peu ce système apprend aux enfants à être solidaires l'un de l'autre, contre l'autorité parentale. Et ce rapport se reproduit à l'école. En même temps, à l'intérieur de la famille, chaque parent établit des rapports indépendants avec chaque enfant, et chaque enfant en fait de même avec ses frères et sœurs. Chaque membre de la famille est donc en même temps engagé dans un réseau de relations indépendantes l'une de l'autre, et témoin (ou juge) des relations de tous les membres de la famille entre eux. Cela permet donc, en cas de brouille entre deux membres de la famille, à un autre membre de la famille, non engagé dans la brouille, de jouer le rôle d'intermédiaire, d'interpréter à l'un la conduite de l'autre (« Tu sais, faut comprendre ton père », « Tu sais, ta mère est très fatiguée en ce moment », « Faut pas te fâcher, il prépare son bac et il est très énervé »...). L'enfant s'habitue donc très tôt à une multiplicité de rapports simultanés, et à la présence d'intermédiaires, de facilitateurs.

Ce rôle joué par l'intermédiaire pour « arranger une situation » explique que l'intervention des parents à l'école et, comme on le verra, à l'université, soit acceptée ou tout au moins tolérée par les enfants français, alors qu'elle serait

intolérable, sinon inadmissible, pour des enfants américains. Ainsi, un couple français, en France, me demandait de leur expliquer le système de l'enseignement supérieur aux États-Unis, parce que leur fils avait envie d'y aller. Tous deux éduqués, « modernes ». J'expliquai. Forte de mon expérience de malentendus culturels fréquents, je m'apprêtais à expliquer le plus important selon moi, c'est-à-dire les attentes auxquelles les Français ne seraient pas habitués. Pour illustrer, j'ai commencé à raconter l'histoire que venaient de me raconter des amis (français) qui étaient intervenus avec fureur parce que leur fils avait, semble-t-il, été lésé par l'« incompétence » de certains responsables de grande école. J'allais dire que ce genre de chose ne pouvait se passer aux États-Unis, ou serait très mal vu (par le fils lui-même qui se sentirait pris en charge « comme un enfant ») quand, heureusement pour la bonne entente entre ce couple et moi, j'ai été interrompue par la mère qui m'a dit : « Ah, oui, c'est comme pour Alain... » et m'a raconté, indignée, toutes les interventions qu'elle avait dû faire à la faculté de médecine pour des ennuis « stupides » qu'ils avaient faits à son fils. Je me suis tue avec reconnaissance, avec ce sentiment de vertige qui vous saisit au bord du précipice.

L'enfant américain est encouragé très tôt à jouer avec d'autres enfants du même âge (donc en dehors de la famille), à « se faire des amis », à apprendre à entrer en relation avec des étrangers, à « devenir populaire » parmi ses égaux. A la maison, c'est l'approbation ou les encouragements des parents (en attendant l'admiration) qu'il recherche ; il est donc logique qu'il se sente en compétition avec ses sœurs et frères. A l'école, il en sera de même, il devra en même temps se faire des amis parmi ses camarades et entrer en compétition avec eux pour l'attention et l'approbation du maître et plus tard

du professeur, pour lequel il « fera le mieux possible ». Cette compétition ne vise pas à écraser les autres mais à les stimuler, et à extraire, « éliciter » de chacun la meilleure performance possible, et que le meilleur gagne. Et tout comme le parent, le prof ne se permettra pas de critiquer en public le travail d'un(e) étudiant(e), mais lui donnera les moyens de trouver en lui (elle) et de développer ce en quoi il (elle) excellera. Un prof qui ferait en classe des commentaires cassants, méprisants ou même moqueurs sur chaque devoir qu'il rend, comme c'est possible dans le système français, serait jugé malade, détraqué et en tout cas inhabile à enseigner. Son cours serait simplement déserté, comme je l'ai vu arriver à un jeune lecteur fraîchement arrivé de France dans une université américaine. L'étudiant américain, habitué dès l'enfance à l'explication plutôt qu'à l'autorité absolue ou la démonstration par l'exemple, n'hésite pas à poser des questions, discuter, ne pas être d'accord, remettre en question, ce qui surprend toujours les étudiants français en visite aux États-Unis. Ce qui les surprend encore plus, c'est que le prof ne prenne pas la question comme un signe d'hostilité, un défi à son autorité, mais la traite comme un signe d'indépendance intellectuelle, ou un désir sincère de mieux comprendre, de participer à la discussion sur un sujet qui l'intéresse, attitude que le « bon » prof cherchera à encourager. Il est à remarquer ici que l'étudiant américain se tourne spontanément vers le professeur plutôt que vers ses camarades de classe, reproduisant ainsi le rapport qu'il a établi avec ses parents. La relation ne concerne que ces deux personnes. Ni parent ni enfant ne donne à quiconque le droit d'intervenir, d'« interférer », dans leur relation, pas même à l'autre parent.

Pour le jeune Français, enfin, arriver à maturité consiste à assumer le rôle pour lequel ses parents et autres éducateurs

l'ont préparé, à être « éducateur » (dans son sens large) à son tour, à prendre sa place et ses responsabilités dans la société et recommencer le cycle. Quel que soit son âge, cependant, sa conduite rejoindra toujours sur ses parents qui partagent ses succès comme ses déboires. C'est aussi à ce moment qu'il commence à se préoccuper du bien-être de ses parents, et s'engage tacitement à les prendre à sa charge dans leur vieillesse, et à renverser les rôles. A son tour, il sera jugé, par quiconque s'en arroge le droit, sur la manière dont il traitera ses parents.

La maturité, pour un Américain, est un concept beaucoup plus fluide, qui varie d'un individu à l'autre. Je peux donc être un adulte responsable (j'ai un travail permanent, une maison, une famille, je paie mes factures et mes impôts) et quand même être considéré par certains comme immature, tandis qu'un autre enviera en moi le fait que j'aie gardé un certain côté « enfant » (goût du risque, capacité d'émerveillement, refus de l'impossible, etc.). A la limite, c'est moi seul qui décide si j'ai ou non atteint la maturité. Et de même que mes parents se sont toujours efforcés de me permettre d'être responsable de moi-même, au prix souvent d'un contrôle sévère sur toute envie d'en faire autrement, de même je ne traiterai pas mes vieux parents comme des enfants en leur infligeant l'« indignité » de les prendre à ma charge (chez moi), mais je m'assurerai de la sécurité et du confort de leur environnement et de leur possibilité d'avoir une « vie sociale » avec des gens dont ils apprécieraient la compagnie, c'est-à-dire des gens de leur âge. Ma famille et moi leur rendrons visite, mais ils ont gagné le droit à une vie tranquille ou frénétique, en tout cas libre des exigences ou des pleurs de petits enfants. Pour un Français, cependant, cela veut dire que les Américains abandonnent leurs vieux parents.

Devant des différences culturelles si profondes à pratiquement chaque étape du cycle de la vie, on ne peut plus que s'étonner non pas de la quantité de sources de malentendus, mais plutôt de la possibilité et de l'existence même d'une entente.

— Après une communication sur les malentendus interculturels que j'ai faite à un colloque en France, une collègue française m'a entendue à la sortie pour me dire qu'elle était « évidemment d'accord » avec tout ce que j'avais dit, en particulier sur le couple interculturel : « Eh bien, vous voyez, moi, je suis en train de divorcer. Mon mari est américain, et il fait tout exactement comme vous dites, et ça m'énerve ». Et j'avais répondu qu'en fait je l'énerve aussi, parce que je fais aussi tout ce que vous avez dit... On s'est finalement rendu compte que ça ne pouvait pas marcher.

— Un Français vivait depuis de nombreuses années à une Américaine : « J'aime beaucoup son feminin, mais elle sera toujours pour moi l'étrangère intime ». Une Américaine, qui avait vécu au couple avec un Français, a résumé ainsi son expérience : « Si j'avais voulu avoir un enfant, j'aurais alors le faire avec lui, mais pour tout au moins je n'aurais voulu qu'il soit le plus de mon enfant ». Elle avait ainsi, en un sens plus ou moins à séparer l'être génétique de l'être culturel. Un jeune Français aux États-Unis : « J'avais une amie américaine que j'aime beaucoup : on s'entendait très bien, mais ça n'a pas pu marcher ; elle voulait que je l'appelle avant d'aller la voir, au cas où elle serait pas bien ou aurait trop de travail... J'ai fini par laisser tomber, si j'peux pas passer voir mon amie quand ça me chante, à quoi ça sert... » Une